

1.

La promesse

Paris, Mars 1907

– René ! Georges ! Attendez-moi !

Le cri joyeux vient ranimer l'atmosphère assoupie qui plane sur le jardin des Champs-Élysées. En ce début d'après-midi, de rares enfants jouent sagement au cerceau. Les bonnes chargées de les surveiller somnolent sur leur banc.

Tout le monde relève la tête pour voir passer la petite fille blonde qui remonte l'allée principale à vive allure. Restée en arrière, sa gouvernante gronde, l'air fâché :

– Marguerite, attention ! Vous allez abîmer vos beaux vêtements à batifoler comme ça n'importe où !

La tornade n'entend rien. Ses chaussures vernies font voler la poussière et les deux pans de son manteau brodé battent ses jambes en cadence. Elle stoppe finalement sa course près du manège de chevaux de bois. Deux garçons d'une douzaine d'années l'y attendent, un peu raides dans leur costume sombre.

Les joues rougies par l'effort, la demoiselle aux semelles de vent leur vole au cou avec un sourire mutin¹.

– Je ne vous ai pas trop manqué ?

Le plus grand des deux arbore une moue moqueuse.

– Au contraire, nous profitons de notre tranquillité. Hélas, les meilleures choses ont une fin...

L'autre garçon proteste aussitôt :

– Georges dit n'importe quoi. Nous étions justement en train de nous demander si tu allais réussir à venir.

La retardataire soupire.

– Je suis désolée de vous avoir fait attendre. C'est à cause de ma mère. Elle tenait absolument à ce que j'essaie le manteau qu'elle est en train de terminer pour moi. Les dernières retouches n'en finissaient pas !

Georges ironise :

– Un nouveau manteau ? Il était temps ! À quand remonte le dernier ? Deux jours ?

Les yeux clairs de Marguerite s'assombrissent. Le garçon poursuit sur le même ton :

– Non, je suis méchant. Pas deux jours. Au moins trois. Je me trompe ?

La fillette explose.

– Si vous saviez comme j'en ai assez ! J'ai

1. Mutin : qui est d'humeur taquine, qui aime plaisanter.

l'impression d'être une poupée qu'on habille et qu'on déshabille à longueur de journée. Et un chapeau par-ci, une robe par-là... Parfois, je rêverais que maman m'aime un peu moins.

Georges hausse les épaules.

– Pauvre petite Ririte ! tu vas nous faire pleurer. Crois-moi, il vaut mieux être trop aimée que pas assez. Ma mère à moi me regarde à peine. Je ne sais même pas si elle se souvient que j'existe. Elle ne pense qu'à sa prochaine tenue de bal ou au dîner qu'elle donnera le lendemain. Alors, arrête un peu de te plaindre.

La fillette réplique, vexée :

– J'aimerais bien t'y voir. Si tu étais à ma place, tu deviendrais fou ! Essaie un peu de rester sans bouger pendant qu'on tourne autour de toi et qu'on te pique les mollets avec des épingles !

Sentant monter la dispute, René intervient. C'est le cousin de Georges, mais il ne lui ressemble pas du tout. Il est aussi délicat que Georges est vigoureux, aussi réservé que l'autre est volubile.

– En tout cas, même si les essayages sont pénibles, ils en valent la peine. Le manteau que tu portes aujourd'hui te va à ravir.

Aussitôt, il se mord la langue. Qu'est-ce qui lui a pris de dire ça ? C'est sûr, Marguerite va se moquer de lui et de son compliment idiot !

Il voudrait maintenant disparaître dans un trou de souris.

Mais Marguerite ne se moque pas. Elle lève vers lui des yeux reconnaissants.

– C’est vrai, René ? Tu trouves ça joli ?

Du plat de la main, elle caresse d’un air interrogateur la fourrure luisante qui habille le col et les poignets de sa pelisse. D’accord, elle déteste les séances d’essayage que lui impose sa mère. Mais cela ne l’empêche pas d’être coquette.

Rassuré, René s’enhardit :

– Tu es ravissante. On dirait une... une... une princesse russe !

Georges, agacé par ce dialogue dont il se sent exclu, ne laisse pas passer l’occasion de se moquer de son cousin.

– Toi par contre, mon vieux, on ne peut pas dire que tu fais dans la dentelle. Une princesse russe ! Et pourquoi pas une bayadère hindoue², tant que tu y es !

Sous l’affront, René se sent rougir encore un peu plus.

Une diversion lui épargne heureusement de trouver les mots qui défendront sa fierté. Georges vient de se cogner contre un garçonnet qui court en sens inverse sans regarder où il va. Alors qu’il va sermonner l’étourdi, il s’exclame :

2. Une bayadère désignait une danseuse sacrée en Inde.

– Mais c’est le petit Francis !

L’enfant rêveur, lui, n’a d’yeux que pour Marguerite.

– Tu es une fée ?

La fée éclate de rire.

– Et toi, tu es quoi ? Un lutin ?

D’un ton mondain, Georges se charge des présentations.

– C’est vrai, vous ne vous connaissez pas, je crois. Marguerite di Pietro, Francis Poulenc³.

La fée et le lutin inclinent la tête. Comme tous ceux qui viennent jouer ici, ils ont été élevés dans le petit monde des gens fortunés. Ils connaissent les bonnes manières, celles qu’on enseigne à tous les enfants des beaux quartiers.

Pendant ce temps, René marque son impatience en grattant le pied contre le sol, comme un cheval ombrageux. L’interruption causée par le petit Francis lui a d’abord sauvé la mise, en détournant l’attention. Maintenant, il faudrait que cela s’arrête ! Sa mère ne va pas tarder à arriver et il a à peine pu profiter de la présence de Marguerite.

Mais Georges poursuit, en parfait maître de cérémonie :

– Vous devriez bien vous entendre tous les deux. Cela ne se voit pas, mais vous avez un

3. Francis Poulenc était un grand compositeur français. Il deviendra à l’âge adulte un ami intime de Marguerite et lui confiera l’interprétation de plusieurs de ses œuvres.

point commun.

Francis et Marguerite se dévisagent avec une curiosité nouvelle. Georges s'explique :

– Si je ne m'abuse, vous êtes tous les deux des joueurs de piano.

Le petit Francis bombe avantageusement le torse.

– Oui. Et même que, quand je serai grand, je serai musicien. Et aussi un grand compositeur !

René serre les poings. Quel insupportable petit crâneur ! Mais Marguerite ne semble pas incommodée par son sourire faraud⁴. Au contraire, elle lui répond par un clin d'œil complice.

– Moi aussi, j'aimerais bien devenir pianiste. Ou chanteuse...

La bouille du gamin s'illumine.

– Alors toi, tu chanteras pendant que je jouerai les airs que j'ai inventés pour toi.

Marguerite hoche la tête avec une mine amusée.

– Entendu.

Elle ne dit pas cela seulement pour lui faire plaisir. Bien sûr, elle est grande maintenant, trop grande pour croire que tout cela sera aussi simple. Mais elle a tellement envie d'y croire... La musique, c'est toute sa vie ! Quand elle s'installe au piano, elle se sent libre, loin de la prison dorée où tout le monde veut l'enfermer.

4. Faraud : fier, vaniteux.

Elle n'est plus alors une petite fille modèle habillée comme une gravure de mode, mais un cœur qui vibre, vaste comme le monde...

Elle s'apprête à demander à Francis sur quel répertoire il travaille quand une gouvernante se plante devant leur petit groupe.

– Monsieur Francis, il est l'heure de rentrer. Votre grande sœur vous attend.



René respire. Enfin, il va pouvoir savourer la compagnie de Marguerite, même s'il doit à regret la partager avec Georges.

Docile, l'enfant prend congé. Il adresse un dernier regard d'adoration muette à la fée musicienne, à ses boucles blondes et son sourire angélique.

– On se reverra peut-être...

Georges commente avec ironie dès qu'il s'est éloigné :

– Encore une victime de notre bourreau des cœurs ! Ma chère Ririte, tu les embobines tous, dès le plus jeune âge. La marquise de Pompadour⁵ avait moins de soupirants que toi...

Son ton moqueur lui permet de cacher ses propres sentiments. Depuis des mois, il est lui aussi amoureux en secret de Marguerite. Et pas seulement parce qu'elle est jolie. Des filles bien habillées au teint de porcelaine, ce n'est pas ça qui manque dans le monde fortuné que fréquente sa famille. Mais des filles comme elle, drôles, astucieuses et volontaires, il n'en connaît pas d'autres.

Le problème, c'est que dans le cœur de Marguerite, il n'est pas le premier. Il le sent : son cousin, d'habitude toujours à la traîne, a pris quelques longueurs d'avance sur lui. Et

5. Célèbre pour son esprit et sa beauté, la marquise de Pompadour fut un temps la favorite du roi Louis XV.

ce n'est pas sa dernière remarque qui va faire remonter sa cote de popularité. Elle hausse les épaules avec une pointe d'agacement.

– Tu dis n'importe quoi. On parlait musique, voilà tout. Et puis, c'est un gamin.

D'un geste décidé, elle montre l'allée qui s'emplit peu à peu de promeneurs.

– J'ai envie de marcher un peu. Vous venez ?
Georges fait la moue et soupire.

– Marcher, dire bonjour aux gens que nous connaissons... On ne fait plus que ça ! Vous n'avez pas envie de changer pour quelque chose de moins ennuyeux ? Une farce au père Martin, par exemple ?

Le père Martin règne depuis des années sur le manège des chevaux de bois. Un vieux bonhomme bougon et sourd comme une pioche, que la bande des trois comparses a souvent asticoté par le passé.

Mais Marguerite décline sa proposition avec hauteur.

– Nous n'avons plus cinq ans. Fais comme tu veux, mais moi, je marche.

Le pas décidé, elle joint le geste à la parole.

Mortifié⁶, Georges reste immobile. René, lui, ne laisse pas passer l'occasion. Depuis tout à l'heure, il n'a qu'un désir : l'avoir rien que pour lui, parler avec elle seul à seule, lui dévoiler tout ce dont son cœur déborde. D'un

6. Mortifié : blessé, humilié.

bond, il lui emboîte le pas.

Mais une fois aux côtés de Marguerite, la timidité le rattrape. Maintenant qu'il touche au but, il ne sait plus que dire. Son cerveau bouillonne, les mots valsent dans sa tête sans qu'il réussisse à les remettre en ordre.

Après un grand moment de silence, il finit par balbutier d'une voix éteinte :

– Viendras-tu au bal samedi ?

Marguerite fait signe que oui avec un sourire enthousiaste.

– Maman s'est lancée ce matin dans la confection de ma robe et de mon chapeau. Nous serons toutes les deux des magiciennes !

René ne peut s'empêcher de marquer son étonnement.

– J'ai l'impression que pour une fois, cela te fait plaisir que ta mère t'habille. D'habitude...

Il n'ose pas finir sa phrase. Il a peur d'être maladroit.

La fillette hoche la tête.

– C'est vrai, ça me fait plaisir. Mais un bal, ce n'est pas pareil ! Dans une soirée déguisée, tout le monde essaie d'être original, de se faire remarquer par son costume. Pour une fois, je ne serai pas la seule que l'on regarde. Ça me fera des vacances ! Et puis...

Elle esquisse un sourire mélancolique.

– Et puis, pour une fois, maman aussi sera déguisée. C'est tellement rare qu'elle s'occupe

d'elle ! J'ai toujours l'impression qu'elle se sert de moi pour se cacher. Là, nous serons toutes les deux à égalité. Tu comprends ?

– Oui, je crois.

En fait, pour être honnête, René n'y comprend pas grand-chose. Les relations de Marguerite avec Mme Lanvin, sa mère, restent un mystère pour lui. Une alternance de tendresse passionnée et de rejet violent qui semble occuper toute la place dans la tête de son amie. Mais il veut montrer qu'il est à son écoute, fidèle, attentif, solide.

La fillette se replonge dans le silence. On n'entend que le sable de l'allée crisser sous leurs pas. Cela commence à devenir gênant. René se creuse le crâne pour trouver quelque chose à dire. Trop tard ! Il aperçoit au loin, marchant dans leur direction, une longue silhouette fière qu'il connaît trop bien.

– Mince, voilà ma mère ! Il va falloir que j'y aille.

Précipitamment, il ajoute à mi-voix :

– Samedi, je t'attendrai. J'aurai quelque chose d'important à te dire... et à te donner.

Marguerite n'a pas le temps de le questionner. De son pas souple, la mère de René est arrivée à leur hauteur. C'est une grande femme, à l'élégance altière. Tout, de son maintien à sa façon de parler, dégage une assurance désinvolte : celle qui caractérise les

gens bien nés. Elle toise l'amie de son fils avec un sourire condescendant⁷.

– Bonjour, Marguerite. Vraiment exquis, ton petit manteau. Comme toujours, du reste...

Marguerite se fend d'une petite révérence.

– Merci Mme Jacquemaire.

C'est une malédiction ! Alors qu'en elle, elle sent bouillir tant de sentiments, de désirs, de curiosité, elle se voit éternellement renvoyée au rôle de poupée de cire, prisonnière de ses vêtements précieux.

D'un ton détaché, la mère de René reprend :

– Tu diras bien des choses de ma part à ta mère. Le petit chapeau à voilette bleue qu'elle m'a confectionné est une véritable merveille. Je n'en reçois que des compliments !

Marguerite sent monter en elle une envie de mordre. Elle a bien compris que derrière les remerciements pointe le rappel discret de sa condition : elle a beau fréquenter des riches, voire des très riches, elle n'est à leurs yeux que la fille d'une couturière.

Mais elle se contente de découvrir ses dents de perle dans un sourire parfaitement hypocrite. Un jour, elle prendra sa revanche sur toutes ces femmes et sur leur subtil mépris.

– Je ne manquerai pas de le lui dire, Mme Jacquemaire.

7. Un sourire condescendant est un sourire bienveillant, mais aussi légèrement méprisant.

Derrière le dos de sa mère, René esquisse une moue désolée. Lui aussi a décrypté la perfidie⁸ sous le compliment. Gentil René, si fin, si attentionné ! Marguerite sait qu'il ne partage pas les préjugés de son milieu et qu'il la regarde comme son égale. C'est pour cela qu'elle l'apprécie tant.

Avant de partir, il chuchote, effrayé lui-même de sa propre témérité :

– À samedi. N'oublie pas... Je serai là.

Intriguée, Marguerite le regarde s'éloigner en entortillant une de ses boucles blondes autour de son doigt.

« J'ai quelque chose à te dire... et à te donner. »

La phrase de René résonne dans sa tête comme une promesse de conte de fées.

8. Perfidie : paroles faussement gentilles.